

Jean-Jacques Gorog

La parole dans le traitement des psychoses *

Bien sûr personne ne pense que la parole ne joue aucun rôle dans le traitement des psychoses et que le médicament puisse suffire. À vrai dire, ça irait contre la médecine elle-même et, comme le rappelle Lacan,

« la guérison, c'est une demande qui part de la voix du souffrant, d'un qui souffre de son corps ou de sa pensée. L'étonnant est qu'il y ait réponse, et que de tout temps la médecine ait fait mouche par des mots. Comme était-ce avant que fût repéré l'inconscient ? Une pratique n'a pas besoin d'être éclairée pour opérer : c'est ce qu'on peut en déduire ¹. »

Il y a dans ces propos plusieurs remarques. D'abord il y a ceci que la souffrance est une demande. Ensuite que le médecin y répond par une parole et on sait qu'une proposition de traitement n'est qu'une partie de la réponse attendue. On le voit de façon caricaturale quand il est question de chirurgie. Ça devrait n'être qu'une question technique, et en réalité bien souvent il n'existe pas d'autre solution que celle qui est proposée, c'est un choix forcé, comme c'est le cas lorsqu'on pose la question : la bourse ou la vie ? Dans les deux cas, avec ou sans la vie, on perdra la bourse. Or on doit demander l'avis du malade. Accepte-t-il ou non d'être opéré ? On pourrait croire que cette parole et la réponse sont inutiles, mais on sait que c'est essentiel, que cette parole du malade reste indispensable.

Ces exemples me paraissent utiles pour aborder la question de la parole avec ceux avec qui nous avons à faire, les sujets psychotiques, qui sont des « parlêtres » comme nous tous – invention de mot de Lacan pour désigner les hommes dans leur rapport à *lalangue*. Le délire est une parole qui d'abord vaut comme parole, comme toute parole. Autant dire qu'il faut la prendre au sérieux.

À mon époque, il y avait une consigne expresse qui disait qu'il ne fallait pas délirer avec le malade. On en avait conclu qu'il ne servait à rien de l'écouter, voire que c'était dangereux. Il existe ici un malentendu qui reste difficile à dissiper parce que nous avons bien du mal à faire la différence

entre écouter, entendre ce qui est dit et croire. De plus, on peut avoir tendance à imaginer que le malade veut nous tromper, nous manipuler. C'est ce qui a été retenu par exemple sous le nom de psychopathie. Et dans ce registre il y a quelque chose de vrai dans la mesure où le délirant sait bien ce que vous êtes disposé à croire ou à ne pas croire. Par exemple, celui qui est un extraterrestre pourra ne pas vous le dire parce qu'il pensera que vous le prendriez pour un fou. Comment faire en sorte qu'il vous le dise tout en ne croyant pas qu'il est vraiment un extraterrestre ? La vérité est que si vous y croyez vraiment ça ne fera pas faire un pas de plus, mieux, il risque bien de se moquer de vous. Les psychiatres anciens le savaient, Clérambault notamment a appelé ça mendacité ², un mensonge nécessaire.

Si on ne doit pas délirer avec le malade, et en effet croire le délire est inefficace, comment faire avec cette étrange parole ? Il faut distinguer entre croire ce qu'il dit et croire qu'il croit ce qu'il dit. C'est d'ailleurs ce qu'il demande, que vous croyiez qu'il ne raconte pas des histoires, que ça lui est vraiment tombé dessus.

C'est que la psychanalyse contient dans son principe même la solution. Lacan montre que le psychanalyste est du même côté du mur du langage que l'analysant. Comment entendre cette proposition ? Il doit s'efforcer de parler la même langue, ou plutôt de parler la langue du patient. Ce qui est avancé part de ce que la séance n'est pas construite comme un dialogue, mais plutôt comme un monologue accompagné, comme la basse qui, dans toutes les musiques, donne le rythme et construit le fil de ce qui s'y déploie. C'est du point de vue de celui qui parle qu'est abordée la parole, avec ses références propres, son monde, son discours, tout ce qui fait son histoire. Le mur du langage est celui auquel se confronte l'analysant, et l'analyste est avec lui dans cette entreprise. La fonction de l'analyste est de lui faire remarquer ce qu'il dit. L'interprétation dans ce sens ne dit pas ce que ça veut dire mais seulement qu'il a dit quelque chose qui comporte une contradiction interne, équivoque, qu'elle porte sur l'homophonie, sur la grammaire ou sur la logique. Bien sûr on connaît les exemples freudiens des formations de l'inconscient, lapsus, mot d'esprit ou acte manqué. L'interprétation est en règle ce qui vient défaire une interprétation préalable du sujet, ce qu'on appelle ses préjugés.

Mais on se doute que les préjugés ne sont pas le délire, ou si vous voulez que ce sont des préjugés difficilement négociables. La méthode freudienne est-elle alors sans succès possible dans ces cas ? Je crois qu'on ne peut pas dire ça. D'abord, Freud se montre en contradiction avec lui-même sur ce point. On imagine mal en effet la réalité de sa clientèle. Sa correspondance

avec Ferenczi est éclairante à cet égard. En effet, Freud et Ferenczi ne cessent de s'échanger des patients explicitement qualifiés de psychotiques. Cela montre d'une part qu'ils n'hésitaient pas à entreprendre la psychanalyse avec eux, et d'autre part que ces patients étaient en nombre, d'autant plus que Freud n'avait au même moment que huit ou neuf patients en analyse (puisqu'il en recevait un par heure et que chacun venait tous les jours de la semaine). On est ainsi contraint de croire que l'effort n'était pas sans résultat et bien des exemples figurent précisément dans cette correspondance.

Je reviens sur l'interprétation. Lacan nous signale que l'interprétation a deux modèles dans la langue, l'oracle et l'interprétation délirante. On voit que dans les deux cas ça ne correspond pas à l'idée qu'on peut avoir sur ce que devrait être l'interprétation analytique, elle qui est censée donner la signification cachée. En effet, l'oracle a pour principe d'être équivoque et trompeur. C'est ainsi que, tout au long de la tragédie d'Œdipe, non seulement l'oracle, toujours équivoque, n'aide pas à une issue favorable, mais même on peut dire qu'il est à l'origine de catastrophes successives qui, sans lui, n'auraient eu aucune chance de se produire. Quant à l'interprétation délirante, elle invente une solution explicative, guère satisfaisante il est vrai, pour des phénomènes étranges que le sujet ne maîtrise pas, et auxquels il doit bien trouver une raison qui ne soit pas équivoque.

Pourquoi alors Lacan prend-il la peine de donner cette référence pour l'interprétation analytique ? On va essayer de montrer comment la question de l'interprétation dans la psychose est au cœur de ce qu'elle est pour la psychanalyse elle-même, que la psychose n'est pas exclue du champ de la psychanalyse comme telle.

« Le dire de l'analyse en tant qu'il est efficace, réalise *l'apophantique* qui de sa seule ex-sistence se distingue de la proposition. C'est ainsi qu'il met à sa place *la fonction prépositionnelle*, en tant que, je pense l'avoir montré, elle nous donne le seul appui à suppléer à l'ab-sens du rapport sexuel. Ce dire s'y renomme, de l'embarras que trahissent *des champs aussi éparpillés que l'oracle et l'hors-discours de la psychose*, par l'emprunt qu'il leur fait du terme d'interprétation ³. »

Cette phrase est compliquée parce qu'elle est très compacte et doit donc être répartie entre ses éléments.

1. L'apophantique, mot d'Aristote, désigne une affirmation. C'est le cas de l'interprétation qui dit : « Tu l'as dit », qui fait remarquer à l'analysant ce qui lui a échappé, le souligne.

2. Elle se distingue de la proposition qui concernerait l'opinion du psychanalyste. C'est la différence entre psychanalyse et psychothérapie.

3. La fonction prépositionnelle replace le propos au temps d'avant, parce que le « tu l'as dit » sous-entend qu'il existe un motif quelconque propre à justifier la formation de l'inconscient qui a été épinglée.

4. Cette fonction renvoie au dire de Freud, selon Lacan, qu'il n'y a pas de rapport sexuel. C'est ce qui implique dans la construction freudienne que la sexualité s'inscrive comme traumatique pour tout parlêtre.

5. L'interprétation qui le dit en même temps montre que le rapport sexuel n'a pas de sens (ab-sens), et du coup supplée à cette absence.

6. On le vérifie sans peine avec l'oracle, qui est interprétation, apophantique par principe puisqu'il y a la certitude que l'oracle va s'accomplir. Mais il y faut une condition troublante, il faut que cet oracle soit énoncé pour qu'il puisse s'accomplir, sans quoi il aurait eu fort peu de chance de se produire. Il se révèle n'avoir pas d'autre sens que celui qui est donné après coup et qui supplée au rapport sexuel qu'il n'y a pas. C'est bien sûr le cas avec l'exemple paradigmatique du mariage d'Œdipe avec sa mère, lequel sert de fondement au complexe d'Œdipe pour Freud.

7. Moins évident est le deuxième embarras, celui de l'interprétation délirante.

C'est ce dernier point qui est notre objectif. L'interprétation délirante consiste à trouver une explication aux troubles qui affectent le sujet. Ainsi, l'étrangeté subite du comportement d'une femme, son regard, son habillement, ses sorties, etc. ne peuvent s'expliquer que parce qu'elle a un amant. L'explication est univoque et ne souffre pas de discussion. La sanction pour la femme est le féminicide, dont la fréquence actuelle ne peut s'expliquer que par la méconnaissance des troubles qui en sont les prémices, lorsqu'ils surviennent. Le film de Luis Buñuel *El* montre très bien comment le sujet peut masquer sa certitude délirante – ici, que sa femme le trompe – devant les autres, autre effet de la mendacité évoquée plus haut.

Ainsi l'interprétation délirante est-elle aussi apophantique, c'est une affirmation indiscutable. Dans l'analyse, et c'est là pourquoi on peut la dire paranoïa dirigée, l'interprétation se limite en principe au « tu l'as dit », en effet indiscutable.

On a souvent quelque difficulté à saisir comment se distribue l'interprétation comme affirmation, avec le fait que l'objet de cette interprétation porte sur une équivoque. Le but de l'interprétation n'est pas en réalité de donner la signification – pourquoi ce lapsus, cet acte manqué, ce rêve ? –, mais de le signaler, la charge de ce qui était indiqué par la formation de l'inconscient revenant à l'analysant.

Je vous prie de m'excuser de ces rappels préalables à la question posée d'un effet possible de la parole dans la psychose. Il ne s'agit pas d'atteindre directement la certitude du délire qui se présente comme une affirmation non discutable. Le délire est apophantique du point de vue du malade. Dire que c'est un délire a pour résultat de fermer tout débat. Or notre premier devoir est de savoir ce que le patient a dans la tête. Comme je dis souvent, tout ce que nous ne savons pas sera retenu contre nous au titre de ce que nous aurions dû savoir.

Donc la première parole consiste à se tenir au courant, non seulement du délire, mais aussi de ce qui a présidé à son élaboration. Les événements, les franchissements symboliques tels que mariage, rupture, enfant ou refus d'enfant, travail ou licenciement, reponsabilités, etc., sont à articuler comme le motif d'un désarroi, qui n'est ordinairement pas perçu par le sujet comme étant sa cause, et qui se trouve masqué par le délire survenu par la suite.

Bien caricatural est le déclenchement chez un jeune homme lors du service militaire. Il avait rencontré un capitaine très aimable qui s'occupait de lui au point de lui dire : « Tu es comme un fils pour moi. » Que ce père, réel au sens de Lacan, ait fait surgir le trou de la forclusion du Nom-du-Père est difficilement repéré par le sujet lui-même comme étant la cause du délire, lequel dans ce cas avait pris la forme d'un délire mystique.

Ensuite vient la forme du délire, pourquoi le choix de tel thème. C'est important parce qu'il peut être tout à fait contingent aussi bien que dans la continuité des événements eux-mêmes.

On voit ainsi des délires « djihadistes » motivés par un emprunt de compagnonnage assez loin de l'événement causal propre au patient et dans lequel la religion joue un rôle modeste. Il en est de même des meurtres en série américains où la « mode » joue un rôle essentiel, avec un rapport lointain à la problématique de chacun de ces usagers d'arme automatique.

À l'opposé, des délires du type féminicide sont davantage pris dans une problématique familiale. L'un de ceux-ci avait défrayé la chronique pendant le confinement en France, de ce que le mari avait déguisé son crime en meurtre de sa femme partie courir en forêt. Il y a eu de gigantesques manifestations de joggeurs organisées dans toute la France, avec le concours du mari, pour protester, jusqu'à ce qu'on démasque le coupable. L'événement décisif dans ce cas a été le refus radical d'accepter de faire un enfant à sa femme.

Mais la parole ne se limite pas à une gestion tempérée du témoignage, pas inutile pourtant puisqu'elle permet d'intervenir quand il le faut, et cette fonction incombe au psychanalyste, même s'il n'est pas psychiatre. Je me souviens de Lacan emmenant un malade à Sainte-Anne dans sa voiture...

Il y a un second temps où l'embrayage, que cette entrée en matière favorise, prend sa dimension pleine. Ici on ne peut pas se fier à quelque diagnostic que ce soit parce que nous avons affaire à une parole singulière. Le rapport au délire est fait d'un mélange de certitude et d'un regard distant où la plaisanterie n'est pas exclue. Je me souviens d'une présentation où un ancien mécano faisait état de son délire christique. À la question : « Vous pourriez reprendre votre travail de mécano ? », il répondit : « Si un signe de croix sur la voiture suffisait... » Un éclat de rire a surgi, tout à fait partagé par le locuteur, par moi et par le public. Il a pu faire croire que le patient nous menait en bateau avec son délire, qu'il n'y croyait pas vraiment. C'est évidemment faux, le délire est bien là, mais il peut être remanié à condition qu'on accepte d'abord sa certitude et ce sur quoi elle porte.

Le « père réel » qui a produit la déflagration, le déclenchement, qui a fait apparaître ce que Lacan a appelé *forclusion du Nom-du-Père*, on sera attentif aux conditions susceptibles de le reproduire, et ces conditions sont éminemment variables. On peut observer la prudence de certains qui semblent prévoir la difficulté qu'il y aurait à assumer certaines fonctions. Par exemple, un sujet ne présentera aucun obstacle à occuper un poste en CDD, provisoire, mais par contre refusera avec la dernière énergie un CDI. Ou bien un tel sera tout à fait d'accord pour se marier et s'occuper des enfants que sa femme a eus auparavant à la condition de n'en avoir aucun de son cru. J'ai vu ainsi des déclenchements très tardifs que des circonstances imprévues ont produits malgré toutes les précautions prises jusque-là pendant la vie.

Ensuite, le progrès de la parole se fait dans le détail des énoncés et il prendra pour appui un débat, souvent présent pour ne pas dire constant, autour du mot pris pour la chose. On le sait, c'est la définition de Freud à propos de la schizophrénie, qu'on retrouve chez Lacan avec sa formule : tout le symbolique est réel.

J'avais été il y a bien longtemps témoin d'une scène qui l'avait montré crûment : un malade à l'hôpital était assis à table avec devant lui une assiette et une pomme. Une infirmière s'approche et lui demande : « Tu veux que je te la coupe ? »... et reçoit une gifle.

Curieusement, on s'aperçoit qu'un écart entre le mot et ce qu'il représente, la chose, peut néanmoins être rétabli, assez souvent. De même un écart peut-il être à l'occasion efficacement restauré entre le regard persécuteur, anonyme, et le regard de quelqu'un de précis, lesquels sont confondus dans l'expérience, à condition de mesurer et de faire mesurer ce qui les distingue. Les blagues de fous sont une mine de cette coalescence entre le mot et la chose.

Par exemple, le fou qu'on veut persuader qu'il n'est pas un os et qui, rendu à la raison et aux arguments du directeur de l'asile, accepte de sortir de l'hôpital, et revient en courant en disant : « Je sais que je ne suis pas un os, mais est-ce que le chien que j'ai rencontré dans la rue le sait ? » On le voit, ce n'est pas ce qu'il croit qui est décisif mais bien le point de vue de l'Autre en ce qui le concerne. Un patient me faisait remarquer qu'il y a le point de vue qu'on a, et il entendait le sien, et le jugement, qui est celui des autres.

La reconnaissance du réel de la voix permettra par exemple de distinguer la voix qui vient certes à travers le mur, mais n'est pourtant pas la voix de tel voisin qui insulte. On se doute que la survie du voisin reste notre souci, la voix n'ayant aucune raison de disparaître, mais aussi qu'il paraîtra illusoire d'accepter que notre patient déménage, puisque la voix selon toute probabilité le suivra.

Et puis, parmi tous les problèmes qui se présentent, je mettrai un accent particulier sur la position de l'Autre, père, mère, frère, femme, ami, etc. Je crois qu'il y a un intérêt particulier à faire percevoir la part des délires des proches qui peuvent se manifester. En effet, réaliser pour un patient psychotique que l'un de ses parents est manifestement psychotique, et là encore à condition de bien préciser en quoi et à propos de quoi on peut le dire, est très important pour qu'il puisse mieux saisir la position qui est la sienne.

Je me souviens d'un patient, hospitalisé depuis des dizaines d'années et sans espoir de sortie – sans espoir était le constat désespéré des soignants – lorsqu'un jour sa mère tombe malade. Il demande sa sortie pour s'occuper d'elle, sort et, pour un temps aussi long qu'on ait eu des nouvelles, il a pu tenir ses engagements. Certes, il s'agit d'autre chose, mais on peut y noter l'importance décisive de la relation à l'Autre.

Peut-être faut-il rappeler la formule de Lacan *l'inconscient est le discours de l'Autre*, dont on ne mesure sans doute pas suffisamment la portée. En effet, la psychanalyse ne consiste pas à parler de soi mais à dire ce qui passe par la tête – telle est la règle fondamentale –, donc à parler des autres. Cela ne va pas immédiatement de soi pour un analysant psychotique, mais c'est également vrai.

Une autre histoire que j'aime beaucoup est celle de deux fous, l'un en haut d'une échelle en train de peindre le plafond, et l'autre qui dit : « Accroche-toi au pinceau, j'enlève l'échelle ! »

Le mot vaut pour la chose. Eh bien, il nous faut bien souvent essayer d'enlever l'échelle pour que le sujet accepte de s'accrocher à ce qu'on appelle

le signifiant, le phallus, ici représenté par le pinceau. Le névrosé n'a pas besoin de l'échelle pour tenir au plafond, il dispose de ce *signifiant asémantique*. Le psychotique ne dispose pas de cette garantie, c'est pourquoi il convient à la fois de prendre en compte cet impossible et de permettre qu'il puisse inventer une solution qui le pallie.

*[↑] Intervention au Colloque international de Cluj-Napoca, « Problèmes actuels de la psychanalyse », organisé par le Forum du Champ lacanien-Roumanie, le 9 juillet 2022.

- 1.[↑] J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 512-513.
- 2.[↑] G. G. de Clérambault, « Érotomanie pure. Érotomanie associée », dans *Œuvres psychiatriques*, Paris, Frénésie, 1998, p. 346-370.
- 3.[↑] J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 490. Je souligne.